

# l'émergence du sango comme langue

La très grande majorité de la cinquantaine de langues parlées en Centrafrique appartient à la branche adamawa-oubanguienne de la famille linguistique Niger-Congo. On y distingue (1) quelques langues du groupe adamawa formant l'ensemble mboum et cinq ensembles de langues formant le groupe oubanguien (2), soit :

- l'ensemble gbayamanza,
- l'ensemble banda,
- l'ensemble nzakara-zandé,
- l'ensemble ngbaka-gbanzilibolaka-monzombo,
- l'ensemble ngbandi (auquel appartiennent le sango-yakoma et le sango standard) (3).

Les autres langues – très minoritaires – appartiennent soit aux branches bénoué-congo (l'ensemble isongo) et ouest-atlantique (le mbororo, dialecte peul) de cette même famille Niger-Congo, soit à une autre famille linguistique, la nilo-saharienne (ensemble sarambay).

Le sango est donc étroitement apparenté à l'immense majorité des langues voisines, ce qui ne manquera pas de faciliter son expansion. Cependant, pour être complet, il faut ajouter à ce tableau :

- le français, langue officielle et pendant très longtemps (4) seule langue utilisée dans l'enseignement public ;
- le lingala, qui a influencé profondément l'évolution du sango véhiculaire à cause de nombreux échanges avec le Congo et le Zaïre voisins où il est langue véhiculaire (5) ;
- et enfin, l'arabe tchadien, répandu autrefois dans le nord du pays à la faveur des razzias (6) et autres commerces. Ces langues



n'étant les langues premières d'aucune communauté autochtone auraient pu devenir les langues véhiculaires des Centrafricains, si elles étaient apparentées aux langues locales. Ce n'était pas le cas, et l'on comprend qu'à l'exception du français, maintenu par les autorités coloniales, les autres aient reculé. Mais on peut se demander pourquoi et comment le sango, dont l'ensemble ngbandi tout entier compte en Centrafrique moins de 50 000 locuteurs (7), a pu devenir en près de 75 ans la langue nationale centrafricaine (8), nonobstant l'existence de langues beaucoup plus importantes à la fois par le nombre de leurs locuteurs et par leur aire d'expansion (9). Quels ont été les facteurs sociologiques et psychologiques qui ont ainsi favorisé l'essor de ce qui n'était, au départ, qu'un petit dialecte ngbandi fort localisé ?

## les origines du sango véhiculaire.

Elles restent incertaines, n'ayant encore jamais été élucidées par une étude sérieuse et approfondie (10). Kêrux et San Youen, écrivant en 1950, affirment que les Sango et les Yakoma de Mobaye « pêcheurs, hommes des rivières, et excellents payeurs, furent les premiers employés dès l'occupation du pays par les Français, et, depuis, circulèrent jusqu'au Bahr-el-Gaazal, au Tchad, et descendirent sur Bangui, Zinga, et même Brazzaville » (11). La vérité apparaît plus complexe, si non toute différente, si l'on fait appel à des témoins oculaires et acteurs de la pénétration française des années 1890. Les récits que nous ont laissés les premiers explorateurs (12) confirment très largement que :

le long cours de l'Oubangui-Mbomou était contrôlé de proche

# nationale centrafricaine

en proche par des ethnies différentes, ainsi que le résume si bien Kalck : « Les Banziri étaient maîtres de l'Oubangui entre les rapides Mokouangué et le confluent du Kuouango, les Bouraka dominaient entre le Kouango et le confluent de la Mio à 20 kms en aval de celui de la Bangui, les Sango contrôlaient le fleuve de la Mio aux rapides de Cetema, et enfin les Yakoma exerçaient leur contrôle jusqu'aux chutes Hannssens en amont du confluent Ouelle-Mbomu » (13). En remontant de Brazzaville, on rencontrait fatalement les Banziri avant les Sango et les Yakoma, et certains explorateurs, comme Dybowski (1891-1893) ne cachaient nullement leur préférence et leur admiration pour les premiers : « Les Banziri, qui sont venus avec leur pirogue me chercher à Bangui (...), constituent une race véritablement remarquable : leur aspect robuste et sain, leur physionomie ouverte, le regard franc et clair de leurs beaux yeux, séduisent dès le prime abord. Quand je les vis pour la première fois au poste que je venais de quitter, ils contrastaient si violemment avec cette détestable population locale des Bouzérrou, que je me sentis tout de suite pris d'enthousiasme pour eux. Je puis dire que, maintenant, les connaissant mieux, ayant eu avec eux de nombreuses et longues relations, je leur ai conservé mes sympathies du premier moment » (14). « Dès le plus jeune âge, habitué à la pirogue, le Banziri est le plus habile payeur que l'on puisse trouver. Dans une pirogue conduite par lui, il n'y a qu'à s'abandonner avec confiance. (...) Les pirogues des Banziri sont spéciales à toute la navigation du Haut-Oubangui. Les Yakoma, les Bouraka, les Sango, peuplades qui toutes occupent les bords de l'Oubangui et ont une très grande analogie avec les Banziri, les emploient également » (15).

Ce ne sont donc pas les Sango et les Yakoma qui furent « les premiers employés » par les Français, comme on le dira plus tard (16) pour expliquer l'expansion du sango hors de son domaine d'origine. Si Liotard (17), dès 1892, fait état d'une « langue des « gens d'eau » comprise dans des régions de l'intérieur dans lesquelles aucun Blanc n'avait encore pénétré », Burssens (18) démontre que les « gens d'eau » originaires des marais au confluent de l'Oubangui et du Congo, et parlant des langues de type bantou, peuvent être difficilement confondus avec des Ngbandi (Yakoma et Sango du Zaïre) comme le suggère Kalck avec une légèreté surprenante : « Le réseau commercial de ces Oubangiens, appelés aussi « gens d'eau » ou « gbandi », semble avoir entraîné, bien avant la colonisation, la diffusion d'une langue véhiculaire dite « langue d'eau » dans laquelle prédominait la langue sango » (19). D'après la monographie de Burssens cité plus haut, il est plus probable que cette « langue d'eau » soit plus significative des origines du lingala véhiculaire que de celles du sango.

Enfin, on chercherait ici vainement, cette supériorité technique, culturelle, ou guerrière, qui, selon les théoriciens des langues véhiculaires, pidgins et créoles (20), fait naître un langage enfantin (baby talk) (21) concocté par les dominants à partir de leur propre langue et destiné aux dominés. On a vu que les Sango, Yakoma et autres Ngbandi n'étaient en rien supérieurs à leurs voisins (les Gbanzili par exemple), et que, bien au contraire, ceux-ci avaient au moins un avantage dans leur contact permanent, ou tout au moins prioritaire, avec les Blancs. Leur langue aurait donc pu devenir plus aisément véhiculaire plutôt que le sango. Ce ne fut pas le cas. Le mystère des facteurs qui ont provoqué l'expansion

pré-coloniale du sango reste donc entier.

Quoi qu'il en soit, il reste tout-à-fait exact que la pénétration française et la colonisation qui s'en est suivie, ont contribué – bien involontairement mais puissamment – à répandre le sango à l'intérieur des terres.

## **l'expansion du sango : soldat-administrateur, missionnaire, commerçant**

Les combats incessants qui ont marqué l'occupation et l'exploitation de l'Oubangui-Chari expliquent l'abondance des villages fortifiés où sont tombés les conquérants (22), et où demeurent les Blancs, qu'ils soient soldats, missionnaires, ou commerçants, entourés d'une basse-cour nègre de sécurité. Celle-ci était composée de tirailleurs sénégalais, de miliciens, guides, interprètes, catéchistes, manœuvres et serviteurs, de bêtes de somme de tous genres, embauchées sur place ou le long du fleuve. Et tous ces gens apprenaient le sango pour commercer entre eux, chacun y laissant « l'emprunte plus ou moins accentuée de sa langue propre » (23). Calloc'h (1911) dira des langues véhiculaires d'AEF qu'elles sont « composées de bribes empruntées à divers idiomes congolais », et « ont été formées par des nègres de tribus et de races différentes, réunis dans les mêmes centres : villes, camps, factoreries, etc. » (24), tandis que pour Kêrux et San Youen (1950), le sango « s'est ainsi augmenté de mot nouveaux pour des choses nouvelles » (25). Une enquête que nous avons menée en 1972 auprès de vieillards de l'intérieur du pays à qui nous demandions de nous raconter leur vie, et en particulier comment et où ils ont appris le sango, nous a confirmé l'importance des villes, villages et autres centres d'activités coloniales comme lieux privilégiés de l'expansion du sango. Comme Houis a raison quand il écrit : « Les villes sont des lieux privilégiés et des sondages pourraient être révélateurs d'autant plus qu'elles donnent souvent le ton pour l'évolution de la langue. Elles la vulgarisent tout en la sensibilisant à de nouvelles notions » (26).

Parmi les Européens, il y eut comme un tâtonnement quant à ce qu'il convenait de faire des langues africaines. « Pourra-t-on jamais dénombrer les atomes de langues répandus dans cette poussière de peuple... ? » (27). Ne valait-il pas mieux, comme le préconise le gouvernement colonial, imposer purement et simplement le français à tout le monde en faisant tabula rasa du reste ? Certes, c'est cela en principe, mais en pratique, lorsqu'on opère en contact permanent avec les Noirs, on est bien obligé de se faire comprendre par les moyens du bord. Et là, il est évident que ces langues véhiculaires se révèlent bien pratiques. Ainsi, « les Européens ont adopté cette sorte de volapük facilitant leurs relations avec les indigènes des rives et même de l'intérieur » (28). Ils l'ont fait par nécessité « persuadés que le sango s'apprend en dix jours avec son boy ou sa ménagère » (29).

De leur côté, les missionnaires, poussés par l'ardeur tout religieuse de contribuer « à la diffusion de l'influence française au Congo » (30), se tournèrent vers les langues vernaculaires pour mieux comprendre « les forces qui agissent dans les langues et par les liens sociaux » (31). Cette idée était du reste partagée même par ceux des Blancs qui se contentaient d'apprendre la langue véhiculaire. On vit donc publier de nombreux travaux tant de missionnaires (32) que de laïcs (33) portant sur de nombreuses langues vernaculaires en même temps que sur le sango. Parallèlement, l'utilisation des langues vernaculaires dans les missions pour l'enseignement religieux, tout en revalorisant ces langues, ralentissait l'avancement du sango, loin des grandes villes. Jusqu'en 1930, le sango véhiculaire était présenté toujours comme une langue commerciale, et une sorte de roue de secours linguistique pour communiquer avec un étranger. La publication du catéchisme sango de Mbaïki, édité par Mgr Grandin, cette année-là, a marqué un tournant. Il témoigne d'une langue plus riche et plus proche du sango d'origine que les ouvrages précédents, souvent très sommaires. On ne renonça pas pour autant à l'usage des langues vernaculaires, mais le sango était devenu, lui aussi, une langue de prière. Lors-

qu'en 1937, une bible ngbandi fut publiée par le Père Leckens (34), au Congo-Belge juste de l'autre côté du fleuve, ainsi que de nombreux résumés de vies de saints à l'usage des paroissiens; lorsqu'en 1939, les missions évangéliques publièrent leur Bible sango (très riche en vocabulaire sango, malgré une grammaire désastreuse) (35), on peut dire que le sango était définitivement implanté comme langue véhiculaire, commune à et au-dessus de toutes les factions. Ainsi, contrairement aux intentions colonisatrices déclarées d'un Père Calloc'h en 1911, les missionnaires Kêrux et San Youen pouvaient déclarer trente neuf ans plus tard, que « l'Église fait des langues qu'elle rencontre un élément d'expression » (36).

### Du côté des Noirs : la dialectique du changement social

Comme nous l'avons dit plus haut, le sango est venu avec les Blancs chez beaucoup de villageois, en leur arrivant d'abord lentement, par le chemin des écoliers, ou plutôt par « radio-trottoir », comme on dit en Afrique, car s'il y a un chemin que le sango a mis du temps pour emprunter, c'est précisément celui de l'école. Il s'est donc créé une forte différence entre les Noirs des villes et ceux des villages reculés quant à leur perception du sango.

Dans les villages de brousse, le sango était considéré comme une langue étrangère, celle des Blancs. N'était-il pas venu avec eux ? Bien sûr, il y avait le français. Mais qui oserait avoir le toupet et l'indécence de se porter l'égal du « commandant » ou du « missionnaire », ou de toute autre Blanc passant par la région ? Le sango avait l'avantage d'être parlé par des Noirs tout en étant « une langue de Blanc ». Sa connaissance était devenue la preuve indiscutable, et sans ridicule, que l'on était allé faire un tour du côté de la civilisation, que l'on était pour ainsi dire « sorti de la brousse ». C'était assurer un avenir brillant aux enfants que de leur apprendre le sango, puisque, de toute façon, ils pourront ainsi aller tenter leur chance en ville.

Dans les villes, l'usage du sango devient rapidement une nécessité quotidienne. Et les Noirs le considèrent comme **leur** langue, la langue de tous les Noirs. Ils s'habituent à l'idée (fausse) que tous les Centrafricains, où qu'ils soient, parlent sango, au point de s'étonner vivement lorsqu'ils se trouvent devant quelqu'un qui ne le parlerait pas. Celui-ci se voit alors traité avec beaucoup de condescendance comme une incongruité ! De plus, les jeunes générations citadines naissent, pour qui le sango devient première langue. En trois générations, on est passé d'une situation à l'autre : les gens qui avaient un vingtain d'années en 1930 ont pu apprendre le sango comme seconde langue ; ceux qui ont eu vingt ans en 1960 l'ont appris en même temps que leur propre langue ethnique ; et ceux qui ont vingt ans aujourd'hui ont d'abord appris le sango avant toute autre langue et, pour beaucoup de jeunes adolescents, le sango est leur unique moyen d'expression (37).

Parmi les apports de la vie moderne sous la colonisation, la guitare fut très vite adoptée, et, en 1950, les guitaristes congolais Paul Kamba et Antoine Wendo étaient célébrés dans toute l'AEF pour leur musique. Aussi est-ce dans leur sillage et leur style de solitaires que les premiers musiciens-guitaristes centrafricains ont lancé le sango sur les ondes (38). Ils auront préparé la voie aux grands orchestres qui se développeront pendant les six premières années de l'indépendance (1960-1966) et contribueront très puissamment à la standardisation du sango par la chanson.

### Après l'indépendance, le nouvel essor du sango

A travers toutes les publications religieuses et les études linguistiques (ou ce qui en tenait lieu) depuis 1908 jusqu'en 1960, on peut observer une évolution rapide du sango véhiculaire, marquée par une différenciation toujours plus grande par rapport aux autres dialectes ngbandi. Le vocabulaire usuel a été très enrichi par des apports du lingala principalement (entre 1930 et 1945), puis du banda (vers 1950), puis du français (entre 1950 et

1970) (39). Depuis l'indépendance (1960), le sango connaît un regain d'intérêt, en tant que facteur d'unité nationale et aussi d'indépendance culturelle. Il est devenu un moyen de s'identifier en tant que Centrafricain, par-delà les ethnies. Aussi ne tardera-t-on pas à le proclamer langue nationale au congrès du M.E.S.A.N. (40) tenu à Berbérati, du 23 au 29 juin 1964. Un gouvernement allait enfin ébaucher une politique linguistique favorable au sango et qui tînt compte des réalités linguistiques du pays. En 1965, une commission nationale pour l'étude du sango était créée par décret présidentiel 65/022 du 15 janvier, et amorçait les premières études linguistiques sous l'égide de l'État (41). Dans la même

période, la radio-diffusion centrafricaine faisait une très large part aux émissions en sango (42), et un effort toujours croissant portait les annonceurs à rechercher des traductions plus châtiées dans les langues africaines, et le plus souvent dans le sango-yakoma ou le ngbandi, pour pallier l'envahissement du français dans leur langue de travail. Ainsi, par le langage radio-phonique, un mouvement de purisme s'est peu à peu créé, qui a conduit, ces dernières années, à la vulgarisation de nombreux termes du vieux fonds lexical ngbandi, souvent intégrés dans d'abondantes créations néologiques (43).

L'introduction du sango dans les écoles primaires s'est faite depuis

1976, avec une orthographe phonologique, certes perfectible, mais qui, en attendant d'être formellement officielle, contribue fortement à la standardisation de l'écriture, dans la mesure où l'on voit paraître des publications scolaires et de presse, jusque-là inconnues en sango (44). La réforme de l'enseignement supérieur prévoit des cours de sango jusqu'à la maîtrise, ce qui ouvre des perspectives toujours plus larges au développement de cette langue. On peut dire enfin aujourd'hui qu'il n'existe plus de domaine où le sango ne soit employé, dans la vie de la nation centrafricaine, quand bien même il reste encore beaucoup à faire pour le promouvoir.

**M. Diki-Kidiri**  
*Linguiste centrafricain*

- (1) On trouvera plus de détails dans BOUQUIAUX : « L'Empire centrafricain » (p. 465 et sq.) et BARRETEAU, MONINO « Les langues oubanguiennes » (p. 195 et sq.) in Inventaire des études linguistiques sur les pays d'Afrique noire d'expression française et sur Madagascar, édité par le CILF sous la direction de Daniel BARRETEAU. Paris 1978. Par la suite, nous référerons à ce livre simplement par « Inventaire ».
- (2) Il s'agit ici d'une dénomination exclusivement linguistique à ne pas transposer sur des groupes humains, comme ce fut tristement le cas avec le terme bantou.
- (3) Par « sango standard », nous entendons le sango parlé actuellement comme langue nationale centrafricaine. Voir l'introduction de notre Le sango s'écrit aussi, Sela, Paris 1977.
- (4) Depuis l'époque coloniale jusqu'en 1976 pratiquement.
- (5) Le Centrafrique a une frontière commune de près de 1 800 km avec ses deux voisins du sud et qui équivaut à peu près à la limite nord du domaine bantou.
- (6) Jean DYBOWSKI, écrivant en 1891, relate : « Un de mes tirailleurs vient me prévenir qu'un des indigènes est venu lui dire quelques mots en arabe. Ces hommes sont-ils donc vraiment les alliés des musulmans ? » in La route du Tchad, de Loango au Chari, Firmin Didot et Cie, Paris 1892, p. 156. C'est l'une des rares fois où ce méticuleux narrateur donne des renseignements sur la langue utilisée pour communiquer avec les indigènes. Nous référerons à ce livre par « Dybowski ».
- (7) Cf. « Inventaire », p. 466.
- (8) De 1889, date de la fondation de Bangui par Dolisie, à 1964 où le sango devint officiellement langue nationale.
- (9) Cf. « Inventaire », p. 466 et 467.
- (10) William J. SAMARIN, de l'Université de Toronto, est en train de rassembler depuis 1971 une documentation nécessaire à l'étude d'une histoire du sango véhiculaire.
- (11) E. KERUX ET SAN YOUN : Sango, Mission catholique de Berbérati, 1950, page 17. Nous référerons par la suite à ce livre par la mention « Kêrux ».
- (12) Entre autres, « Dybowski », p. 111 à 163.
- (13) Pierre KALCK : Histoire de la République centrafricaine, Berger-Levrault, Paris. Page 62. Nous référerons par la suite à ce livre par « Kalck ».
- (14) « Dybowski », p. 118.

- (15) Idem, p. 122.
- (16) Voir « Kêrux », p. 17.
- (17) « Kalck », p. 63.
- (18) BURSSSENS H. : Les peuplades de l'entre Congo-Ubangui, Monographie, ethnographie, IV. Tervuren, 1958. Ce livre sera par la suite dénommé « Bursssens ».
- (19) « Kalck », p. 63.
- (20) En particulier les anglo-saxons. Cf. DELL HYMES (éd.) : Pidginization And Creolization Of Languages, C.U.P. 1974. Nous le dénommerons « Pidginization ».
- (21) FERGUSON C.A. : « Absence of Copula and the Notion of Simplicity : A Study of Normal Speech, Baby Talk, Foreign Talk, and Pidgins » dans « Pidginization », p. 141-150.
- (22) Par exemple : Fort-de-Possel, Fort-Sibut, Fort-Crampel, Fort-Archambault, Fort-Foureau, Fort-Lamy (de l'Oubangui au Chari).
- (23) BRACHIEL : Vocabulaire sango : Haut-Oubangui, 1908. Notice préliminaire citée par « Kêrux », p. 17.
- (24) CALLOC'H : Vocabulaire français-sango et sango-français : langue commerciale de l'Oubangui-Chari, précédé d'un abrégé grammatical, Geuthner, Paris, 1911. Nous référerons à cet ouvrage par la mention « Calloc'h-sango », page VII.
- (25) « Kêrux », p. 17.
- (26) HOUIS M. : Anthropologie linguistique de l'Afrique noire, PUF, collection SUP. Paris, 1971, p. 158.
- (27) « Calloc'h-sango », p. IV.
- (28) « Calloc'h-sango », p. VII.
- (29) « Kêrux », p. 18.
- (30) CALLOC'H : Vocabulaire français gbéa, Geuthner 1911. Nous y référerons par la mention « Calloc'h-gbéa ». Voir l'introduction.
- (31) « Kêrux », p. 11.
- (32) Par exemple les travaux de Calloc'h sur plusieurs langues, et ceux de Tisserant sur le banda.
- (33) Par exemple, ÉBOUÉ : Langues Sango, Banda, Baya, Mandjia, Paris Larose, 1908.
- (34) LECKENS : Ngbandi me ngbinani na finini, K. Beyaert, Brugge, 1937.
- (35) Les bibles protestantes en sango sont célèbres pour leur déficiente grammaire à cause de l'entêtement que leurs traducteurs mettent à vouloir rendre chaque mot grec ou hébreu par

un mot sango, sans trop se soucier des contraintes et contrastes syntagmatiques.

- (36) « Kêrux », p. 11.
- (37) Cf. Philippe POUTIGNAT et Paul WALD : « Français et sango à Bouar : I. Fonctions marginales du français dans les stratégies interpersonnelles », Centre d'étude des plurilinguismes, I.D.E.R.I.C., Nice, pp. 17 et suiv. Voir aussi : A. JACQUOT : « Notes sur la situation du sango à Bangui, résultat d'un sondage », Africa, vol. XXXI, pp. 158-66.
- (38) Entre autres Jean-Marc LESSOUA, Jean MAGALE, Jean de Dieu EBOMA.
- (39) Ces dates n'indiquent, de façon approximative, que les périodes où le sango a massivement emprunté à ces langues et de manière préférentielle.
- (40) Le Mouvement d'Évolution Sociale d'Afrique Noire, parti unique en Centrafrique.
- (41) Voir BOUQUIAUX : « Un dictionnaire sango pour l'Empire centrafricain », RPC, mars-avril 1978, p. 25 et sq.
- (42) La majorité des heures, en 1969, y compris des cours de sango radio-diffusés.
- (43) Cf. BOUQUIAUX et al. : « Dictionnaire sango-français », SELAF, Paris 1978, et aussi : W.J. SAMARIN et DIKI-KIDIRI : « Modernization in Sango », dans Language Planning in Developing Countries.
- (44) Cf. l'hebdomadaire « Linga » et aussi les publications pédagogiques de l'Institut Pédagogique National, dans « Inventaire », p. 468.

## ERRATUM

N° 39, l'Afrique dans l'histoire, p. 56, dans la rubrique « Où trouver l'information », il fallait lire, dans la section : Maison d'éditions :

**Société d'études linguistiques et anthropologiques de France (Sela), 5, rue de Marseille, 75010 Paris,**

Ajouter dans la section Universités et centres spécialisés étrangers :

**Laboratoire des langues et civilisations à tradition orale du C.n.r.s., 27, rue Paul Bert, 94200 Ivry, dont le département Afrique compte 56 enseignants chercheurs, et propose un enseignement de linguistique de 3<sup>e</sup> cycle.**